

où me suis-je engagé? la larme à l'œil, le regret dans le cœur, la confusion sur la face, il vient crier miséricorde; il en devient plus soigneux. Ah! je l'ose dire, il n'est point à charge à la miséricorde divine. Mais toi, pécheur endurci, qui ne rougis pas d'apporter toujours les mêmes ordures aux eaux de la pénitence; il y a tant d'années que tu charges des mêmes [récits] les oreilles d'un confesseur : si tu avais bien conçu que la grâce ne t'est point due, tu appréhenderais plus de la perdre; tu craindrais qu'à la fin Dieu ne retirât sa main : mais que tu y reviennes si souvent sans crainte, sans tremblement; il faut bien que tu t'imagines qu'elle te soit due. Tu crois que Dieu sera toujours bien aise de te recevoir : sache que tu es à charge à sa miséricorde; qu'il ne te fait, pour ainsi dire, du bien qu'à regret; et que, si tu continues, il se défera de toi, et ne te permettra pas de te jouer ainsi de ses dons.

C'est une parole effroyable des Pères du concile d'Elvire : « Ceux, disent-ils, qui après la pénitence retourneront à leur faute, qu'on ne leur rende pas la communion même à l'extrémité de la vie; de peur qu'ils ne semblent se jouer de nos saints mystères, » *ne lusisse de Dominica communione videantur*<sup>1</sup>. Cette raison est bien effroyable, et encore plus si nous venons à considérer que cette communion dont ils parlent était une chose, en ce temps, dont on ne pouvait abuser que deux fois. On la donnait par le baptême : la perdait-on par quelque crime, encore une seconde ressource dans la pénitence; après, plus : en violer la sainteté par deux fois, ils appelaient cela s'en jouer.

O Dieu! si nous avions à rendre raison de nos actions dans ce saint concile, quelles exclamations feraient-ils? comment éviterions-nous leurs censures? Ces évêques nous prendraient-ils pour des chrétiens, nous dont les pénitences sont aussi fréquentes que les rechutes; qui faisons de la communion, je n'oserais presque le dire, comme un jeu d'enfant : cent fois la quitter, cent fois la reprendre? C'est pourquoi éveillons-nous, chrétiens, et tâchons du moins que nous soyons cette fois immortels à la grâce avec le Sauveur. Ne soyons pas comme ceux qui pensent avoir tout fait quand ils se sont confessés : le principal reste à faire, qui est de changer ses mœurs et de déraciner ses mauvaises habitudes. Si vous avez été justifiés, vous n'avez plus à craindre la damnation éternelle; mais pour cela ne vous imaginez pas être en sûreté, « de peur qu'une fausse sécurité ne produise en vous une funeste négligence, » *ne accepta securitas indiligen-*

<sup>1</sup> Can. III, Lab. t. I, col. 971.

*tiam pariat*. Craignez le péché, craignez vos mauvaises inclinations, craignez ces fâcheuses rencontres dans lesquelles votre innocence a tant de fois fait naufrage : que cette crainte vous oblige à une salutaire précaution; car la pénitence a deux qualités également nécessaires. Elle est le remède pour le passé, elle est une précaution pour l'avenir : la disposition pour la recevoir comme remède du passé, c'est la douleur des péchés que nous avons commis; la disposition pour la recevoir comme précaution de l'avenir, c'est une crainte filiale de ceux que nous pouvons commettre, et des occasions qui nous y entraînent. Dieu nous puisse donner cette crainte, qui est la garde de l'innocence!

Ah! chrétiens, craignons de perdre Jésus qui nous a gagnés par son sang. Partout où je le vois, il nous tend les bras. Jésus crucifié nous tend les bras : Viens-t-en, dit-il, ici mourir avec moi; il y fait [bon] pour toi, puisque j'y suis. Jésus ressuscité nous tend les bras, et nous dit : Viens vivre avec moi, tu seras tel que tu me vois; je suis glorieux, je suis immortel : sois immortel à la grâce, et tu le seras à la gloire.

## DEUXIÈME SERMON

POUR

### LE JOUR DE PAQUES.

Comment Jésus-Christ est-il mort au péché, et pourquoi devons-nous y mourir avec lui. Étendue du changement qu'exige cette mort spirituelle. Combats nécessaires pour conserver le fruit de notre victoire sur le péché. Deux états particuliers du règne de la charité. Dessein de Dieu en laissant ses serviteurs sujets à tant d'infirmités. Comment nos corps deviennent-ils les temples de l'Esprit saint : de quelle manière l'ouvrage de leur bienheureuse immortalité se commence dès à présent : honneur que nous devons leur porter.

Consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem; ut quomodo Christus surrexit à mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.

*Nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême, dans lequel nous participons à sa mort; afin que comme Jésus-Christ est ressuscité des morts, ainsi nous marchions en nouveauté de vie.* Rom. VI, 4.

Cette sainte nouveauté de vie, dont nous parle si souvent le divin apôtre, mérite bien, messieurs, que les fidèles s'en entretiennent, et particulièrement aujourd'hui que Jésus nous en a donné le modèle dans sa glorieuse résurrection. Enfin Jésus-Christ, cet homme nouveau, a dépouillé en ce jour tout ce qui lui restait de l'ancien; et nous montre, par son exemple, que nous devons commencer une vie nouvelle. Pour entendre cette nouveauté, à laquelle nous oblige le

christianisme, il faut nécessairement remonter plus haut, et reprendre les choses jusqu'au principe.

L'homme, dans la sainteté de son origine, avait reçu de Dieu ces trois dons, l'innocence, la paix, l'immortalité : car étant formé selon Dieu, il était juste; régissant sur ses passions, il était paisible; mangeant le fruit de vie, il était immortel. La raison, dit saint Augustin<sup>1</sup>, s'étant révoltée contre Dieu, les passions lui refusèrent leur obéissance; et l'âme, ne buvant plus à cette source inépuisable de vie, devenue elle-même impuissante, elle laissa aussi le corps sans vigueur : de là vient que la mortalité s'en est emparée incontinent. Ainsi, pour la ruine totale de l'homme, le péché a détruit la justice; la convoitise s'étant soulevée, a troublé la paix; l'immortalité a cédé à la nécessité de la mort : voilà l'ouvrage de Satan opposé à l'ouvrage de Dieu.

Or le Fils de Dieu est venu au monde « pour dissoudre l'œuvre du diable », comme il dit lui-même dans son Évangile : il est venu pour réformer l'homme selon le premier dessein de son Créateur, comme nous enseigne l'apôtre<sup>2</sup>; et pour cela, il est nécessaire que sa grâce lui restitue les premiers privilèges de la nature.

Mais ce que nous avons perdu tout à coup, ne nous est pas rendu tout à coup : Dieu procède avec ordre. Il faut remarquer, messieurs, que Dieu, en renouvelant ses élus, ne veut pas qu'ils soient changés tout à coup; mais qu'il ordonne certains progrès par lesquels il les avance de jour en jour à la perfection consommée. Il y a trois dons à leur rendre; il y aura trois différents âges, par lesquels, de degré en degré, ils deviendront « hommes faits », comme dit saint Paul; *in virum perfectum*<sup>3</sup> : de sorte que dans ce monde il répare leur innocence; dans le ciel il leur donne la paix; à la résurrection générale il ornera leurs corps d'immortalité. Par ces trois âges, « les justes arrivent à la plénitude de Jésus-Christ », ainsi que parle l'apôtre : *in mensuram ætatis plenitudinis Christi*<sup>4</sup>. La vie présente est comme l'enfance; celle dont les saints jouissent au ciel, est semblable à la fleur de l'âge; après, suivra la maturité dans la dernière résurrection. Au reste, cette vie n'a point de vieillesse; parce qu'étant toute divine, elle n'est point sujette au déclin.

Vous voyez les divers degrés par lesquels le

<sup>1</sup> De Civit. Dei. lib. XIII, cap. XIII et seqq., t. VII, col. 334, 335.

<sup>2</sup> I. Joan. III, 8.

<sup>3</sup> Coloss. III, 10.

<sup>4</sup> Ephes. IV, 13.

*Ibid.*

Saint-Esprit nous avance à cette parfaite nouveauté d'esprit et de corps. Mais il faut encore observer, et cette remarque, messieurs, fera le fondement de ce discours, qu'encore que ce merveilleux renouvellement ne doive avoir sa perfection qu'au siècle futur; néanmoins ces grands changements qui nous font des hommes nouveaux en Jésus-Christ, doivent se commencer dès cette vie : car comme je vous ai dit que la vie présente est comme l'enfance, je confesse à la vérité qu'elle ne peut avoir la perfection; mais néanmoins tout ce qui doit suivre y doit avoir son commencement, doit être comme ébauché dans ce bas âge. Jésus-Christ a trois ennemis à détruire en nous successivement, le péché, la convoitise, et la mort; par trois dons divins, l'innocence, la paix, l'immortalité : encore que ces trois choses ne s'accomplissent pas en cette vie, elles y doivent être du moins commencées.

Et voyez en effet, messieurs, de quelle sorte Dieu avance en nous son ouvrage pendant notre captivité dans ce corps mortel. Il abolit premièrement le péché, en nous justifiant par la grâce : la convoitise y remue encore; mais elle y est fortement combattue, et même glorieusement surmontée : pour la mort, à la vérité elle y exerce son empire sans résistance; mais, outre que l'immortalité nous est assurée, nos corps y sont préparés, en devenant les temples de l'Esprit de Dieu.

Ainsi, pour paraître en hommes nouveaux, il faut détruire en nous le péché; et c'est notre sanctification : non contents d'avoir détruit le péché, il en faut attaquer les restes : il faut combattre les mauvais désirs; et ce combat fait notre exercice : en mortifiant en nous les mauvais désirs, nous préparons peu à peu nos corps à l'immortalité glorieuse; et c'est ce qui entretient notre espérance. C'est par ces trois choses, mes frères, que nous nous unissons à Jésus-Christ; afin que comme il est ressuscité, « ainsi nous marchions devant lui dans une sainte nouveauté de vie, » *ita et nos in novitate vitæ ambulemus*.

#### PREMIER POINT.

Le premier pas que nous devons faire pour nous renouveler en Notre-Seigneur, c'est de détruire en nous le péché, cette rouille invétérée de notre nature qui, ayant commencé dès le principe, s'est attachée si fortement à tous les hommes, que nous n'en pouvons jamais être délivrés que par une seconde naissance. Saint Paul, dont j'entreprends aujourd'hui de vous expliquer la doctrine, exhorte les chrétiens à « détruire en eux le péché, « même le corps du péché », par l'exemple de

<sup>1</sup> Rom. VI, 6.



Jésus-Christ ressuscité; et voici de quelle sorte il leur parle : « Vous devez savoir, dit ce grand apôtre, que Jésus ressuscitant des morts ne meurt plus : car il est mort une fois au péché, et maintenant il vit à Dieu ; » puis faisant l'application aux fidèles : « ainsi vous devez estimer, mes frères, que vous êtes morts au péché, et vivants à Dieu en Notre-Seigneur Jésus-Christ<sup>1</sup>. »

Et la suite de mon discours et le mystère de cette journée m'obligent nécessairement à vous expliquer quelle est la pensée de l'apôtre, lorsqu'il dit que Jésus-Christ est mort au péché. O Jésus ! ô divin Jésus ! quoi, étiez-vous donc un pécheur ? n'étiez-vous pas au contraire l'innocence même ? et si vous êtes l'innocence même, que veut dire votre grand apôtre : Que vous êtes mort au péché ? que n'a-t-il réservé cette mort pour nous qui sommes des criminels ? et pourquoi y a-t-il soumis le Saint et le Juste ? Il est bien aisé de l'entendre. Souvenez-vous, mes frères, en quel état nous avons vu ces jours passés le Sauveur Jésus dans l'horreur et l'infamie de son supplice : victime publique du genre humain, chargé de tous les crimes du monde, à peine osait-il lever le tête ; tant il était accablé de ce poids honteux : il n'en était pas seulement chargé ; « il était venu, » dit l'apôtre<sup>2</sup>, en la ressemblance de la chair du « péché : » il a porté ce fardeau dès sa naissance. Comme les hommes naissent criminels, Jésus a commencé en naissant de porter leurs crimes ; il a reçu en son corps la marque de pécheur : durant tout le cours de sa vie mortelle, il a toujours paru, dit saint Paul, « avec la forme d'esclave ; » et c'est pourquoi la forme d'esclave a caché sous ces marques serviles la forme et la dignité de Fils : *Semetipsum exinanivit formam servi accipiens*<sup>3</sup>. Mais ce saint et cet innocent ne devait pas éternellement paraître en pécheur ; et celui qui n'avait jamais commis de péché, n'en devait pas toujours être revêtu. Il était chargé des péchés des autres, il s'en est déchargé en portant la peine qui leur était due ; et ayant acquitté par sa mort ce qu'il devait à la justice de Dieu pour nos crimes, il rentre aujourd'hui, en ressuscitant, dans les droits de son innocence. C'est pourquoi, dit le grand apôtre, « il est mort enfin au péché<sup>4</sup> : » Dieu ne le regarde plus comme un criminel qu'il abandonne ; il l'avoue publiquement pour son Fils, et il l'engendre encore une fois en le ressuscitant à la gloire : *Ego hodie genui te*<sup>5</sup>. Assez de

<sup>1</sup> Rom. VI 9, 10.

<sup>2</sup> Ibid. 11.

<sup>3</sup> Ibid. VIII, 3.

<sup>4</sup> Philipp. II, 7.

<sup>5</sup> Rom. VI, 10.

<sup>6</sup> Ps. II, 7.

honte, assez d'infamie, assez la forme de Dieu a été cachée : paraissez maintenant, ô divinité ! paraissez, sainteté ! paraissez, justice, et répandez vos lumières sur le corps incorruptible de ce nouvel homme !

C'est ainsi que le Fils de Dieu est mort au péché pour toujours ; et « vous devez, mes frères, » dit saint Paul<sup>1</sup>, mourir aussi avec lui. » Pourquoi devons-nous mourir avec lui ? C'est le grand mystère du christianisme, que le grand pape saint Léon nous explique admirablement par cette belle doctrine : Il y a, dit-il, cette différence entre la mort de Jésus-Christ et la mort des autres, que celle des autres hommes est singulière, et celle de Jésus-Christ est universelle : c'est-à-dire que « chacun de nous en particulier est obligé à « la mort, et il ne paye en mourant que sa propre dette : » *Singulares quippe in singulis mortis fuerunt, nec alterius quisquam debitum suo sine persolvit*<sup>2</sup> ; il n'y a que Jésus-Christ seul qui soit mort véritablement pour les autres, parce qu'il ne devait rien pour lui-même : c'est pourquoi sa mort nous regarde tous, « et il est le seul, dit « saint Léon<sup>3</sup>, en qui tous les hommes sont crucifiés, en qui tous les hommes sont morts, en « qui tous les hommes sont ensevelis, en qui tous « aussi sont ressuscités : » *Cum inter filios hominum solus Dominus noster Jesus extiterit, in quo omnes crucifixi, in quo omnes mortui, omnes sepulti, omnes etiam sint suscitati*. C'est notre salut, mes frères, que nous soyons tous morts en celui dont la mort a été le salut des hommes ; et si nous sommes tous morts avec Jésus-Christ, « donc nous sommes morts au péché, et « vivants à Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur : » *Ita vos existimate, vos mortuos quidem speccato, viventes autem Deo per Jesum Christum Dominum nostrum*<sup>4</sup>.

Ce n'est pas assez, chrétiens, de vous avoir proposé cette doctrine apostolique, il faut la rendre fructueuse à votre salut ; et voici l'application que l'on en doit faire. Si, selon le sentiment de l'apôtre, notre conversion est une mort, notre baptême une mort, notre pénitence une mort ; il est bien aisé de comprendre que, pour nous renouveler en Notre-Seigneur, ce n'est pas assez qu'il se fasse en nous un changement médiocre. Le péché tient à nos entrailles : l'inclination au bien sensible est née avec nous ; nous l'avons enracinée jusque dans nos moelles, si je puis parler de la sorte, par nos attachements criminels et nos mauvaises habitudes : nous aimons les créatures du fond du

<sup>1</sup> Rom. VI, 8, 11.

<sup>2</sup> De Passion. Domin. Serm. XII, cap. III.

<sup>3</sup> Ibid.

<sup>4</sup> Rom. VI, 11.

cœur ; et ce cœur le fait bien paraître par la violence qu'il souffre, lorsqu'on lui veut arracher ce qui lui est cher. Alors la douleur pousse des plaintes, la colère éclate en injures, l'indignation en menaces, souvent même le désespoir va jusqu'au blasphème, et je ne m'en étonne pas. Cœur humain, on t'arrache ce que tu aimais, et que tu tenais embrassé par tant de liens ; tu te sens comme déchiré, le sang sort abondamment par cette plaie. Que si l'amour de la créature tient si fortement à nos cœurs, un changement superficiel ne suffit donc pas pour nous convertir. Donnez-moi ce couteau, que je le porte jusqu'à la racine, que je coupe jusqu'au vif, que j'aille chercher au fond jusqu'aux moindres fibres de ces inclinations corrompues. Je veux mourir au péché ; et c'est pour cela que je veux éteindre jusqu'au principe de sa vie.

C'est à quoi nous oblige, mes frères, cette mort spirituelle au péché que nous prêche l'apôtre saint Paul ; et c'est pourquoi il nous adresse ces belles paroles : « Si vous êtes morts au péché, si vous êtes renouvelés en Notre-Seigneur, « montrez-vous, montrez-vous, mes frères, comme « des hommes ressuscités de mort à vie : » *Exhibete vos tanquam ex mortuis viventes*<sup>1</sup>. Je ne me contente pas d'un changement léger et superficiel ; il n'est pas ici question de replâtrer seulement cet édifice, je veux qu'on retouche jusqu'aux fondements. Peut-être qu'entendant parler contre le luxe, vous réformez quelque chose dans la somptuosité de vos habits ; vous croyez avoir beaucoup fait, et ce n'est qu'un faible commencement : corrigez, corrigez encore toutes ces douceurs affectées et de vos discours et de vos regards. Eh bien ! votre extérieur est modeste ; il faut encore aller plus avant : portez la main jusqu'au cœur ; ce désir criminel de plaire trop, cette complaisance secrète que vous en ressentez au dedans, ce triomphe caché de votre cœur dans ces damnables victoires, c'est ce qu'il faut arracher.

Eh quoi ! ne sera-ce donc jamais fait ? cet ouvrage de la conversion ne sera-t-il jamais achevé ? vous ne serez donc jamais content ! Ce n'est pas moi qui vous parle, c'est saint Paul qui vous dit par ma bouche : *Exhibete vos tanquam ex mortuis viventes* : « Paraissez devant Dieu comme « des personnes ressuscitées ; » si votre conversion est véritable, il a dû se faire en vous-mêmes un aussi grand changement que si vous étiez ressuscités des morts. Et quel changement voyons-nous ? Un changement de grimaces, un changement qui dure deux jours ! est-ce là ce que l'on

<sup>1</sup> Rom. VI, 13.

appelle mourir au péché ? Je ne m'étonne pas, chrétiens, si les prédicateurs et les confesseurs sont souvent contraints de se plaindre qu'il y a peu d'hommes renouvelés et peu de conversions véritables. Mais quand vous auriez détruit en vous le corps du péché, ce bon succès ne suffirait pas pour vous faire un homme nouveau ; il en faudrait encore attaquer les restes, en combattant vos convoitises ! et c'est ma seconde partie.

#### SECOND POINT.

La victoire que nous obtenons sur le péché par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est pas de ces victoires pleines et entières qui terminent tout d'un coup la guerre, et laissent après elles un calme éternel : l'honneur et le fruit de cette victoire doivent être conservés par de longs combats ; parce qu'après avoir vaincu le péché, il faut en attaquer jusqu'au principe : Jésus-Christ ressuscité nous y exhorte. Il y a ceci de remarquable dans sa glorieuse résurrection, qu'il ne ressuscite pas, comme le Lazare, pour mourir encore une fois : il ne dompte pas seulement la mort ; mais il va jusqu'au principe, et il dompte encore la mortalité : il ne jouit pas seulement d'une pleine paix, en bannissant le trouble et la crainte qui l'agitaient ces jours passés si violemment ; il en arrache jusqu'à la racine : et son âme non-seulement n'est plus agitée, mais encore n'est plus capable d'agitation. Ainsi nous voyons, chrétiens, que le Fils de Dieu ressuscitant a attaqué la mort jusqu'à son principe, et détruit l'infirmité jusque dans sa source : c'est l'exemple que nous devons suivre.

Après avoir dompté le péché, allons à cette source de mauvais désirs, c'est-à-dire, à la convoitise ; et comme nous ne pouvons pas l'abolir entièrement dans cette vie par une victoire parfaite, tâchons du moins de l'affaiblir par un combat continuel. Ce combat est notre exercice durant notre pèlerinage : c'est par ce combat, chrétiens, que notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour ; et afin que vous entendiez cette vérité, apprenez avant toutes choses, de saint Augustin, que le règne de la charité peut être considéré en deux manières. Il y a un règne de la charité où toute la convoitise est éteinte, où il n'y a plus de mauvais désirs ; il y a un règne de la charité où elle surmonte la convoitise, mais où elle est obligée de la combattre. Ce règne de la charité où la convoitise est éteinte, c'est le partage des bienheureux : ce règne de la charité où la convoitise vaincue ne laisse pas de faire de la résistance, c'est l'exercice des hommes mortels. Là donc on jouit d'une pleine paix ; parce qu'il n'y a plus de mauvais désirs : ici on



a la victoire et non pas la paix ; parce que, dit saint Augustin, « la chair qui convoite contre l'esprit, ne peut être vaincue sans péril, ni modérée sans contrainte, ni régie par conséquent sans inquiétude : » *Et illa quæ resistunt, periculoso debellantur prælio; et illa quæ victa sunt, nondum securo triumphatur otio, sed adhuc sollicito premuntur imperio*<sup>1</sup>. De sorte qu'il y a cette différence entre les saints qui sont dans le ciel, et les saints qui sont sur la terre : les saints qui sont dans le ciel sont des hommes renouvelés; les saints qui sont sur la terre sont des hommes qui se renouvellent. Là, où les hommes sont renouvelés, ce mot de saint Augustin leur convient; « la convoitise est éteinte, et la charité consommée, » *cupiditate extincta, charitate completa*<sup>2</sup> : voilà comme la devise des bienheureux. Ici, où les hommes se renouvellent, la convoitise diminue, et la charité va toujours croissant : *deficiente cupiditate, crescente charitate*. Là par conséquent les vertus triomphent, et ici les vertus combattent; là les vertus se reposent, et ici les vertus travaillent : nous tendons à ce repos; mais il le faut mériter par ce travail : nous aspirons à cette paix; mais on ne peut y parvenir que par cette guerre.

C'est vous, ô enfants de Dieu, qui en êtes le sujet, et vous en êtes aussi le théâtre : c'est pour l'homme que se donnent tous ces combats; c'est en lui qu'ils se donnent, et c'est lui-même qui les donne. La charité l'élève aux biens éternels; la convoitise le repousse aux biens périssables : il n'est jamais sans mauvais désirs; toujours ou la chair l'attire, ou la vaine gloire le flatte : « que volonté qu'il ait de faire le bien, il trouve en lui-même un mal inhérent dont il ne peut pas se délivrer : » *Invenio igitur legem, volenti mihi facere bonum, quoniam mihi malum adjacet*<sup>3</sup>. Que fait l'homme de bien dans ce combat? La convoitise l'empêche de faire tout le bien qu'il voudrait; réciproquement, dit saint Augustin, il empêche la convoitise de faire tout le mal qu'elle désire : il ne peut s'empêcher de la ressentir, il s'empêche du moins de la suivre; s'il ne peut pas encore accomplir dans sa dernière perfection ce précepte : *Non concupisces*<sup>4</sup> : « Tu n'auras point de convoitise; » il accomplit du moins celui-ci : « Tu n'iras pas après tes convoitises : » *Post concupiscentias tuas non eas*<sup>5</sup> : il y a quelques restes du péché en lui; mais il ne souffre pas qu'il y règne, selon ce que

<sup>1</sup> De Civit. Dei, lib. XIX, cap. XXVII, t. VII, col. 572.

<sup>2</sup> Epist. CLXXVII, n° 17, t. II, col. 628.

<sup>3</sup> Rom. VII, 21.

<sup>4</sup> Deut. V, 21.

<sup>5</sup> Eccli. XVIII, 30.

dit l'apôtre saint Paul : *Non regnet peccatum* : tellement que s'il ne possède pas tout le bien; sa consolation, dans cette peine, c'est du moins qu'il ne se plait dans aucun mal : « de même, » dit saint Augustin, que nous pouvons ne nous « plaire pas dans les ténèbres, encore que nous ne puissions pas arrêter la vue sur une lumière « très-éclatante : » *Potest oculus nullis tenebris delectari, quamvis non possit in fulgentissima luce defigi*<sup>2</sup>. Tel est l'état de l'homme durant l'exil de cette vie : il lutte continuellement contre sa propre infirmité; et c'est ainsi qu'il se renouvelle, tâchant d'effacer tous les jours quelques rides de sa vieillesse.

Grand Dieu! sera-t-il permis à des mortels de se plaindre ici de vous à vous-même? et pourquoi laissez-vous vos serviteurs dans cette malheureuse nécessité d'avoir toujours en eux des vices à vaincre? que ne leur donnez-vous tout d'un coup cette paix parfaite qui calme tous les troubles de leurs passions? Saint Paul a fait autrefois à Dieu cette plainte : il a prié longtemps, afin qu'il plût à Dieu de le délivrer d'une tentation importune; et que lui fut-il répondu? « Ma grâce te suffit<sup>3</sup>; » car telle est ma conduite avec mes élus, que leur force se perfectionne dans l'infirmité. Mais je passe encore plus loin, et je vous demande, ô mon Dieu, quel est ce dessein, quel est ce mystère : pourquoi avez-vous ordonné que la force se perfectionne dans l'infirmité? Saint Augustin, messieurs, va vous le dire. C'est que c'est ici un lieu d'orgueil; c'est que de toutes les tentations qui nous environnent la plus dangereuse et la plus pressante, c'est celle qui nous porte à la présomption : c'est pourquoi Dieu, en nous donnant de la force nous a aussi laissé de la faiblesse. Si nous n'avions que de la faiblesse, nous serions toujours abattus; et si nous n'avions que de la force, nous deviendrions superbes et insupportables. Dieu a trouvé ce tempérament : pour ne pas succomber sous l'infirmité, il nous donne de la force; « mais de peur qu'elle ne nous enfle, il veut qu'elle se perfectionne dans l'infirmité : » *Virtus qua hic ubi superbiri potest, ne superbiatur, in infirmitate perficitur*<sup>4</sup>.

Par conséquent, ô enfants de Dieu, admirez en vous la conduite de votre Père céleste. Il sait que vous êtes superbes; c'est le vice inséparable de notre nature : contre cette enflure de l'orgueil, il fait un remède de votre infirmité. Apprenez à profiter de votre faiblesse : vous en profiterez si elle

<sup>1</sup> Rom. VI, 12.

<sup>2</sup> De Spirit. et Lit. n° 65, t. X, col. 123.

<sup>3</sup> II. Cor. XII, 9.

<sup>4</sup> Cont. Julian. lib. IV, cap. II, n° 11, t. X, col. 590.

vous enseigne à être humbles, à vous délier de vous-mêmes, à marcher toujours avec crainte; vous en profiterez si elle vous apprend à dire avec Job : *Si letatum est in abscondito cor meum, et osculatus sum manum meam ore meo*<sup>1</sup> : « Quand j'ai résisté à la tentation, mon cœur ne s'est point enflé par cette victoire, et je n'ai pas baisé ma main de ma propre bouche. » Qu'est-ce à dire, baiser sa main de sa bouche? C'est-à-dire attribuer le bon succès à sa propre force, se remercier soi-même de ses bonnes œuvres. Loin de vous, ô fidèles, cette pensée : si votre main était forte, vous pourriez lui imputer votre victoire; vous pourriez la baisier sans crainte, et lui rendre grâce du bien que vous faites : mais la sentant faible et impuissante, il faut élever plus haut votre vue et dire avec le divin apôtre : « Rendons grâces à Dieu qui nous a donné la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ, » *gratias Deo qui dedit nobis victoriam per Dominum nostrum Jesum Christum*<sup>2</sup>.

Ce n'est pas assez, chrétiens, que votre infirmité vous rende humbles; il faut qu'elle vous rende fervents et appliqués au travail. L'humilité chrétienne n'est pas un abattement de courage : plus elle se sent faible, plus elle est hardie et entreprenante : *Virtus enim in infirmitate perficitur*<sup>3</sup> : « La force se perfectionne dans l'infirmité. » Plus elle se sent accablée de mauvais désirs, plus elle s'excite à les combattre; et les restes qu'elle trouve toujours en elle-même de la vieillesse, la pressent de se renouveler de jour en jour. C'est le véritable sentiment que vous devez prendre dans la sainte fête de Pâques. Vous avez tous songé durant ces saints jours à vous renouveler par la pénitence : je ne puis avoir de vous d'autres sentiments, sans offenser votre piété. Non, le sang de Jésus-Christ n'a pas ruiselé en vain sur le Calvaire; et ce n'est pas en vain qu'on a ouvert pour vous émuovoir toutes les blessures du Fils de Dieu. Si vous êtes renouvelés par la pénitence, donc « la vieillesse est passée, et vous devez commencer une vie nouvelle : » *Vetera transierunt : ecce facta sunt omnia nova*<sup>4</sup>. Adieu, adieu pour jamais à ces commerces infâmes, adieu à cette vie libertine, adieu à ces inimitiés invétérées. « Mais ne vous persuadez pas que ce soit assez de se renouveler une seule fois : » *Neque enim putes quod innovatio vitæ quæ dicitur semel facta, sufficiat; sed semper et quotidie, si dici potest, ipsa novitas innovanda est*<sup>5</sup> : « Il faut renouveler la nouveauté

<sup>1</sup> Job. XXXI, 27.

<sup>2</sup> I. Cor. XV, 57.

<sup>3</sup> II. Cor. XII, 9.

<sup>4</sup> Ibid. V, 17.

<sup>5</sup> Origen. in Epist. ad Roman. lib. V, n° 8, t. IV, p. 562.

« même. » C'est peu de se dépouiller de ses péchés, et d'en nettoyer sa conscience; il faut aller maintenant aux mauvais désirs : il faut porter la main à ces habitudes vicieuses que le péché a laissées en nous en se retirant, comme un germe par lequel il espère revivre bientôt, comme un reste de racine, qui fera bientôt repousser cette mauvaise herbe. Jésus ressuscité vous y exhorte : il n'a pas seulement détruit la mort, il en a ôté en lui-même jusqu'au principe. Mais encore n'est-ce pas assez de renouveler vos esprits : il faut encore jeter les fondements du renouvellement de vos corps; et c'est ce qui me reste à vous expliquer dans ma troisième partie.

#### TROISIÈME POINT.

Si je vous dis, chrétiens, que Jésus sortant du sépulcre, couronné d'honneur et de gloire, est un gage de notre résurrection, et que cette splendeur immortelle dont son corps est environné, est une marque infaillible de ce que doivent un jour espérer les nôtres; je vous dirai une vérité qui, ayant été si bien enseignée par la bouche du saint apôtre<sup>1</sup>, n'est ignorée d'aucun des fidèles. Mais si j'ajoute à cette doctrine que ce grand et divin ouvrage se commence dès à présent dans nos corps mortels, vous en serez peut-être surpris; et vous aurez peine à comprendre que durant ce temps de corruption, Dieu avance déjà dans nos corps l'ouvrage de leur bienheureuse immortalité. Écoutez, terre et cendre, et réjouissez-vous en Notre-Seigneur : pendant que ce corps mortel est accablé de langueurs et d'infirmités, Dieu jette déjà en lui les principes d'une consistance immuable; pendant qu'il vieillit, Dieu le renouvelle; pendant qu'il est tous les jours exposé en proie aux maladies les plus dangereuses, et à une mort très-certaine, Dieu travaille par son Esprit saint à sa résurrection glorieuse.

Saint Paul, pour nous faire entendre ce renouvellement de nos corps, dit, qu'ils sont devenus les temples de l'Esprit de Dieu<sup>2</sup>; et c'est ce qui donne lieu à saint Augustin de nous expliquer ce mystère par cette belle comparaison. Il dit que nos corps sont renouvelés par la grâce du christianisme, à peu près comme on renouvelle un temple profane, où l'on aurait servi les idoles, pour le consacrer au Dieu vivant. On renverse premièrement les idoles; et après qu'on a aboli toutes les marques du culte profane, on dédie ce temple au vrai Dieu, et on le sanctifie par un meilleur usage. C'est en cette sorte, dit saint Augustin, que nous devons renouveler notre corps mortel qui a été autrefois un temple d'idoles, et

<sup>1</sup> Philipp. III, 21.

<sup>2</sup> I. Cor. III, 17; VI, 19.